

meurt pas de faim. C'est le salut ; ils vont pouvoir attendre ici la débâcle complète des glaces, qui ouvrira à leurs kayaks — du moins ils l'espèrent — la route facile et rapide des terres connues.

LA RETRAITE DE NANSEN ET JOHANSEN

" *Dimanche 2 juin.* —...La Pentecôte ! Combien tout est beau maintenant au pays, tandis que nous sommes dans le brouillard, le vent et la glace !... La petite Liv ira dîner chez sa grand-mère aujourd'hui ; peut-être en ce moment même, lui met-on sa robe neuve. Bon ! Bon ! le temps viendra où je l'accompagnerai — mais quand ? Je vais me mettre au raccommodage des kayaks et tout ira bien. "

La veille de la Pentecôte, Nansen et Johansen ont dressé leur tente à l'abri d'un hummock pour une halte de plusieurs jours. Les kayaks, dont ils espèrent, d'un jour à l'autre, pouvoir se servir, ont grand besoin de réparations, et les deux hommes travaillent avec ardeur à les mettre en état. Le besogne est d'autant plus longue qu'il leur faut être particulièrement soigneux de leurs matériaux : il ne serait pas facile de les remplacer sur la banquise. Si une couture est à refaire, ils doivent, point par point, retirer le fil sans le couper, afin de s'en servir de nouveau.

Aucun gibier, malheureusement, ne vient à portée de fusil, si ce n'est quelques mouettes qui ne valent pas une cartouche. On pèse le pemmican, le beurre, le pain : il est temps de se rationner. De leur côté, les chiens sont affamés. Ils dévorent, quand on ne les surveille pas de près, la toile de leurs harnais, le cuir et même le bois des ski.

La température est d'une douceur extrême : le thermomètre est à zéro, les glaçons commencent à suinter. Un jour même il pleut. De la pluie ! Quelle joie d'entendre ses larges gouttes éclabousser la soie de la tente !

Le 7 juin, la réparation des kayaks est terminée, et le 8, Nansen et Johansen se remettent en route. La disette les menace ; la débâcle se fait attendre ; il faut essayer encore d'avancer avec les traîneaux à travers le chaos des glaçons, le labyrinthe des crevasses, et un véritable marécage de neige mouillée. Où donc est la terre ? Où donc est l'eau libre ? Pourtant la latitude du cap Fligely est atteinte, ou peu s'en faut.

Il suffit de peu de chose pour rendre l'espoir à des hommes énergiques. Un jour, Nansen découvre dans un chenal une petite morue morte. " C'est un trésor que je viens de trouver. Où il y a du poisson dans l'eau, on ne meurt pas d'inanition. " C'est que la question des vivres est devenue capitale. Les provisions sont réduites à rien, et les voyageurs marchent à la famine plus vite qu'ils n'avancent vers la mer libre ou vers la terre. Il y a trois mois qu'ils ont quitté le *Fram* ; ils étaient partis avec cent jours de vivres et ils n'y ont ajouté jusqu'à présent que deux mouettes et un petit poisson.

Nansen repasse et ressassé ses calculs. Peut-être est-il beaucoup moins à l'ouest qu'il ne l'a cru ; peut-être les montres ont-elles pris un peu d'avance. Mais en supposant même que sa longitude soit de 5 degrés plus à l'est qu'il ne l'a calculé, la terre Wilczk, à défaut de celle du Prince-Rodolphe ne devrait pas être loin. Si, au contraire, la dérive vers l'ouest a été encore plus forte qu'il ne l'a constaté, si sa longitude est de 6 ou 7 degrés plus à l'ouest, il se trouve forcément entre la terre du Prince-Rodolphe et celle du Roi Oscar. Qu'importe le nom du rivage où il atterrira, pourvu qu'il atterrisse à un rivage et qu'il y trouve à se ravitailler ?

Hommes et chiens, attelés aux mêmes harnais, sont à bout de forces, trébuchent et tombent à chaque pas, — et Nansen constate, le 14 juin, que toute cette énergie est dépensée en pure perte : le vent a repoussé au nord ouest la banquise sur laquelle ils s'agitent en vain. Puisse au moins cette dérive les conduire à la mer navigable ! Alors, ils cingleront vers le Spitzberg ! Mais il n'est que temps qu'un ours ou un phoque vienne se faire tuer.

Avec le sang d'un des derniers chiens, Nansen et Johansen se confectionnèrent un jour une espèce de bouillie : pour du sang de chien, ce n'était pas mauvais ; mais ce n'était qu'un expédient qui ne pouvait les mener loin. Ils comptent leurs cartouches, ils rêvent de régions giboyeuses, des bassins peuplés de phoques. Spitzberg ou autre, toute terre les nourrira ; ils hiverneront s'il le faut... Quand donc parviendront-ils à une terre ?

Le 20 juin, mouettes, goélands et guillemots commencent à pulluler ; c'est un grouillement de vie volatile, ramenant l'espoir. Et voici que, dans le journal de Nansen, d'une si poignante monotonie, éclate un hymne d'allégresse :

" *Samedi, 22 juin ;* neuf heures du matin, après un bon déjeuner de viande de phoque, de foie de phoque, de graisse de phoque, de soupe de phoque. — Me voici faisant des rêves de joie ; la vie est de nouveau tout soleil. Combien le moindre incident peut changer la face des choses ! Hier tout semblait désespéré : la glace impraticable, pas de gibier. Survient un phoque qui se dresse près de nos kayaks et se roule dans l'eau autour de nous. Johansen a juste le temps de lui envoyer une balle comme il disparaissait ; il flotte jusqu'à ce que je le harponne — c'est le premier phoque barbu que nous ayons vu — et nous voilà avec des vivres et du combustible pour un mois et même davantage. Nous n'avons plus besoin de nous presser. Nous pouvons camper quelque temps, mieux adapter nos traîneaux et nos kayaks aux besoins d'une navigation au milieu des glaces flottantes, tuer de nouveaux phoques si la chose est possible et attendre un changement dans l'état de la glace. Nous avons mangé tout notre content, à souper et à déjeuner, après avoir été affamés pendant plusieurs jours. L'avenir paraît assuré et brillant : plus de nuages sombres, avant longtemps, à l'horizon !... "

L'avant-veille, en effet, les explorateurs s'étaient débarrassés d'un certain nombre d'impedimenta, et, le jour suivant, ils avaient mis à l'eau les

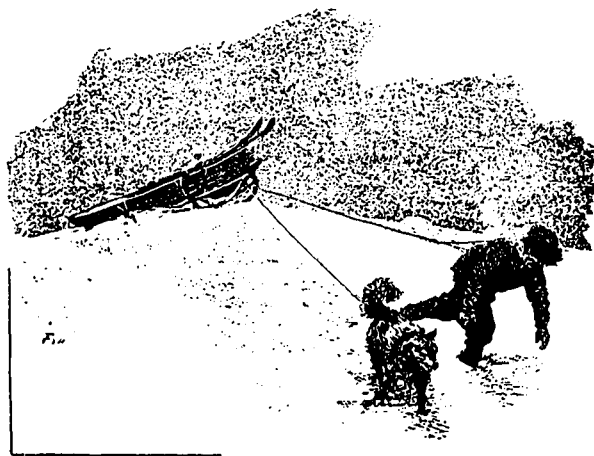
kayaks dans un vaste bassin d'eau libre. Les deux embarcations avaient été liées côte à côte, les traîneaux avaient été assujettis en travers, et Nansen, Johansen et les trois chiens survivants s'étaient embarqués. Le tout constituait un convoi fort original : " Une tribu de bohémiens, " disait Johansen.

C'est à l'issue de cette première traversée que les explorateurs tuèrent leur premier phoque. Les kayaks venaient d'accoster à la berge de glace et (étaient déjà à moitié retirés de l'eau quand l'énorme animal se montra à quelques mètres. Blessé par le coup de fusil de Johansen, harponné par Nansen, il vivait cependant encore. Nansen, craignant que, dans un effort suprême, il ne leur échappât, lui planta, à deux reprises, son couteau dans la gorge ; il en sortit un ruisseau de sang et l'eau fut rougie à une grande distance : " J'étais désolé, dit Nansen, de voir se perdre ainsi ce qui nous eût fourni un si bon repas ; mais il eût été bien plus grave de perdre le phoque tout entier. " Pendant ce temps, le radeau formé par les kayaks et les traîneaux avait glissé ; une des embarcations s'était remplie d'eau, et le fourneau à pétrole, heureusement léger puisqu'il était partiellement en aluminium, s'en allait, dansant sur les vagues... Tout fut sauvé à temps, mais après un bain qui transforma le pain et les autres provisions en une bouillie exagérément salée. Cependant, les munitions n'ayant pas été mouillées, le reste parut à Nansen fort peu de chose auprès des inestimables avantages de l'importante capture qui venait d'être faite.

LE CAMP DE L'ATTENTE

Atondamment pourvus de vivres, Nansen et Johansen pouvaient désormais attendre les événements : débâcle ou peut-être dérive de la banquise sur laquelle ils avaient dressé leur tente. Ils s'étaient arrêtés le 22 juin ; ils ne se remirent en marche que le 22 juillet. " Notre situation, dit Nansen, me rappelait celle de ces Esquimaux qui se rendirent une fois au fond d'un fjord pour y ramasser de l'herbe, afin d'avoir du foin ; arrivés à destination, ils la trouvèrent trop courte ; ils s'installèrent et attendirent qu'elle fût assez longue pour la couper. "

Le campement qui vit cette longue halte fut baptisé par les voyageurs le *Camp de l'Attente*. Chaque matin et chaque soir, l'un ou l'autre mon-



HOMME ET CHIEN TREBÜCHENT A CHAQUE PAS...

taient sur un haut hummock, qu'ils appelaient la *Tour de veille*, et interrogeait l'horizon. Un second phoque, trois ours tombèrent sous leurs balles. Les deux hommes et leurs deux derniers chiens, Suggen et Kaifas, nageaient dans l'abondance. Crue ou frite, la graisse de phoque est, paraît-il, un excellent produit alimentaire ; c'était du moins l'opinion des deux Norvégiens. " Elle remplace parfaitement le beurre, dit Nansen. La viande est aussi bonne que viande peut l'être... Nous avons eu hier une soupe délicieuse, et aujourd'hui un bifteck !... on ne les réussit pas mieux au Grand Hôtel... Il ne manquait au festin qu'un bon verre de bière. Enfin, pour souper, j'ai confectionné des crêpes de sang frites dans la graisse qui ont eu un succès tel que Johansen les a proclamées de *première classe*, pour ne rien dire de mon opinion personnelle. " Quant à la poitrine des jeunes ours, c'était un des mets d'une exquise délicatesse.

Les jours — et les menus — se suivent et se ressemblent. Le 24 juin, on fête à la fois la Saint-Jean, le deuxième anniversaire du départ de Christiania et le centième jour écoulé depuis le départ du *Fram* : inutile de demander s'il y eut souper de centième ! La température est extrêmement douce. Une fois, en revenant au campement, Nansen constate que Johansen dors un pied nu hors de la tente, sans s'en apercevoir. Les deux compagnons couchent sur le sac, qu'une épaisse peau d'ours rend maintenant plus confortable encore que par le passé, et non plus dedans, et il leur arrive de demeurer endormis vingt deux heures d'horloge.

L'unique traversée accomplie jusque là avec les kayaks avait démontré qu'il était nécessaire de passer sur leur coque une couche de peinture. Quelle peinture ? Nansen commença par calciner des os ; il les pulvérisa et les mêla à de l'huile de phoque. Le produit n'avait pas les qualités requises : " Il faut y incorporer de la suie, comme je l'avais pensé tout d'abord. Je suis donc en train d'enfumer tout l'endroit où nous sommes. Mais je n'en obtiens qu'une petite pincée, bien que j'aie produit une fumée si épaisse et si haute qu'on aurait pu la voir du Spitzberg. Il faut batailler sans cesse pour les moindres détails, quand on n'a pas un atelier sous la main. " Finalement Nansen sacrifia ses pastels, son sparadrap et ses emplâtres pour enduire les kayaks.

(A suivre.)